

Torsion

Église Saint-Paul-de-la-Plaine, Saint-Denis

Architectes : Patrick Berger et Jacques Anziutti - Texte : Richard Scoffier

Photographies : Franck Badaire



▲ Le lieu de culte apparaît sans préavis à l'angle de deux rues, au cœur de Saint-Denis.

L'église Saint-Paul-de-la-Plaine ne s'élève pas, elle surgit à l'angle de deux rues, dans un quartier en pleine mutation, à quelques pas du Stade de France, entre un arrogant immeuble neuf et un alignement de petites maisons blanches attendant sans impatience la pelleteuse mécanique qui abrègera leurs souffrances.

La parcelle triangulaire, très effilée, est méticuleusement divisée selon sa médiatrice en deux pôles siamois. D'un côté, la maison d'église, une construction industrielle horizontale qui s'ouvre sans partage sur la ville et accueille un espace convivial de rassemblement et d'échange. De l'autre, l'église, exclusivement destinée aux sacrements.

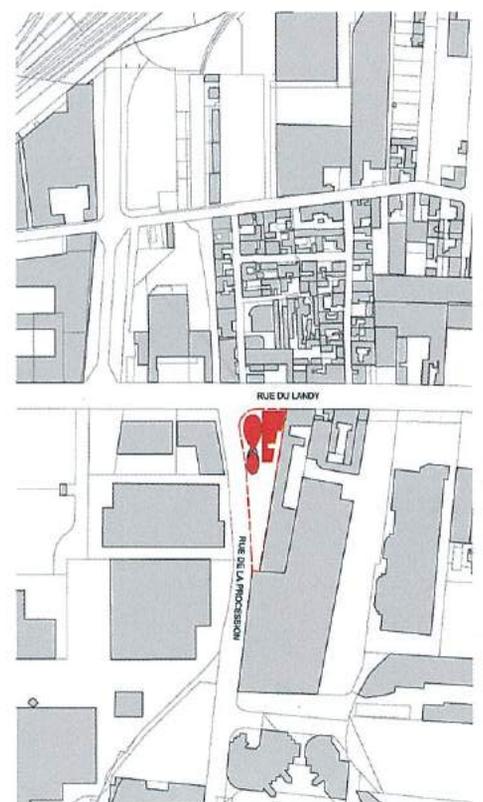
Pas de parvis pour les mariages, ni pour les messes du dimanche matin : l'édifice religieux, à première vue cylindrique, s'avance sans préliminaires au plus près de la chaussée pour bénéficier d'une lisibilité maxi-

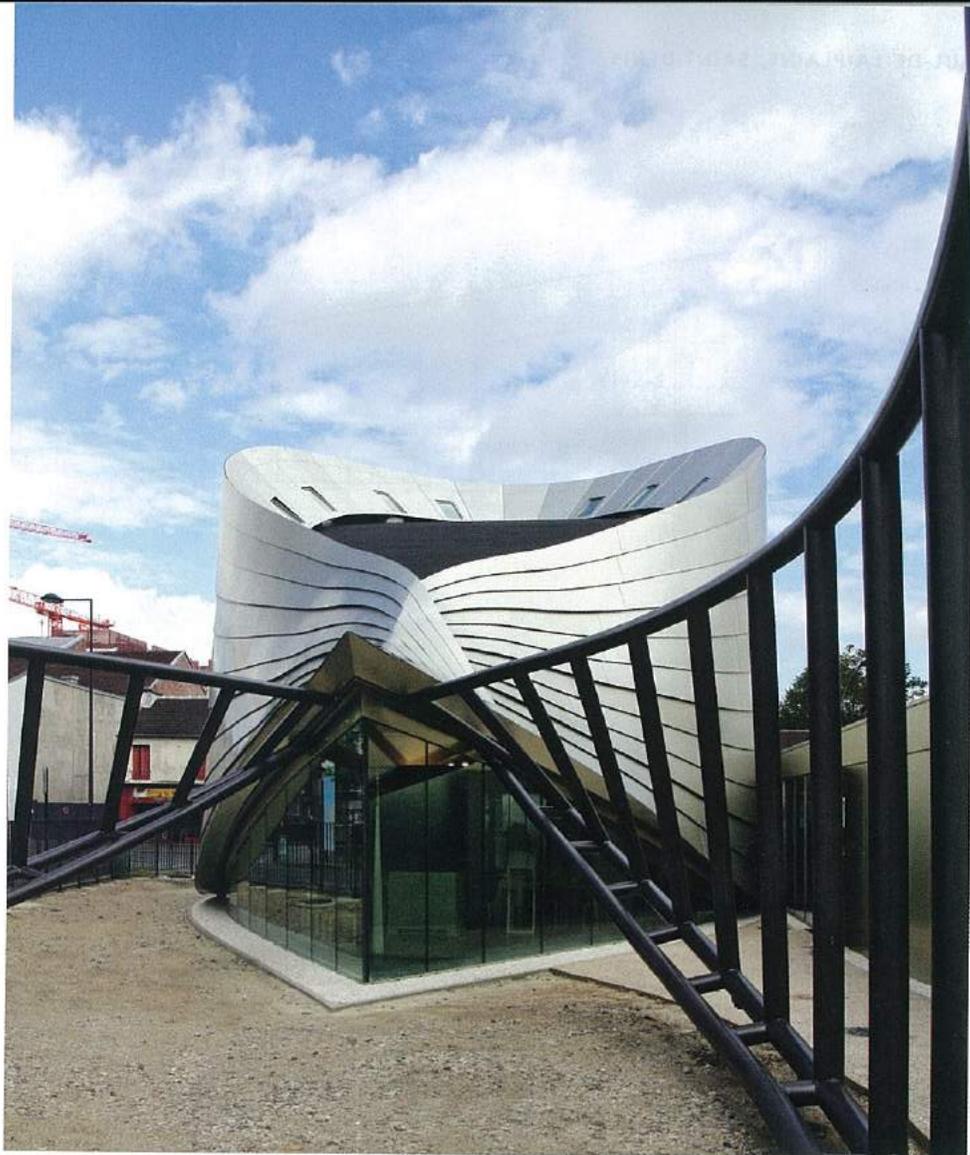
male et communiquer la présence de l'institution dans ce secteur en expansion. Il arbore sobrement une croix de pierre massive, à la manière d'un insigne accrochée à son costume métallique, et s'annonce fermement, comme s'il trouvait en lui-même sa propre extériorité. Mais il soulève vers l'arrière de la parcelle sa robe d'aluminium anodisé dans un geste presque obscène, en nous faisant basculer dans une autre dimension de l'architecture qui rappelle certaines séquences énigmatiques du cinéma de David Lynch.

INQUIÉTANTE ÉTRANGETÉ

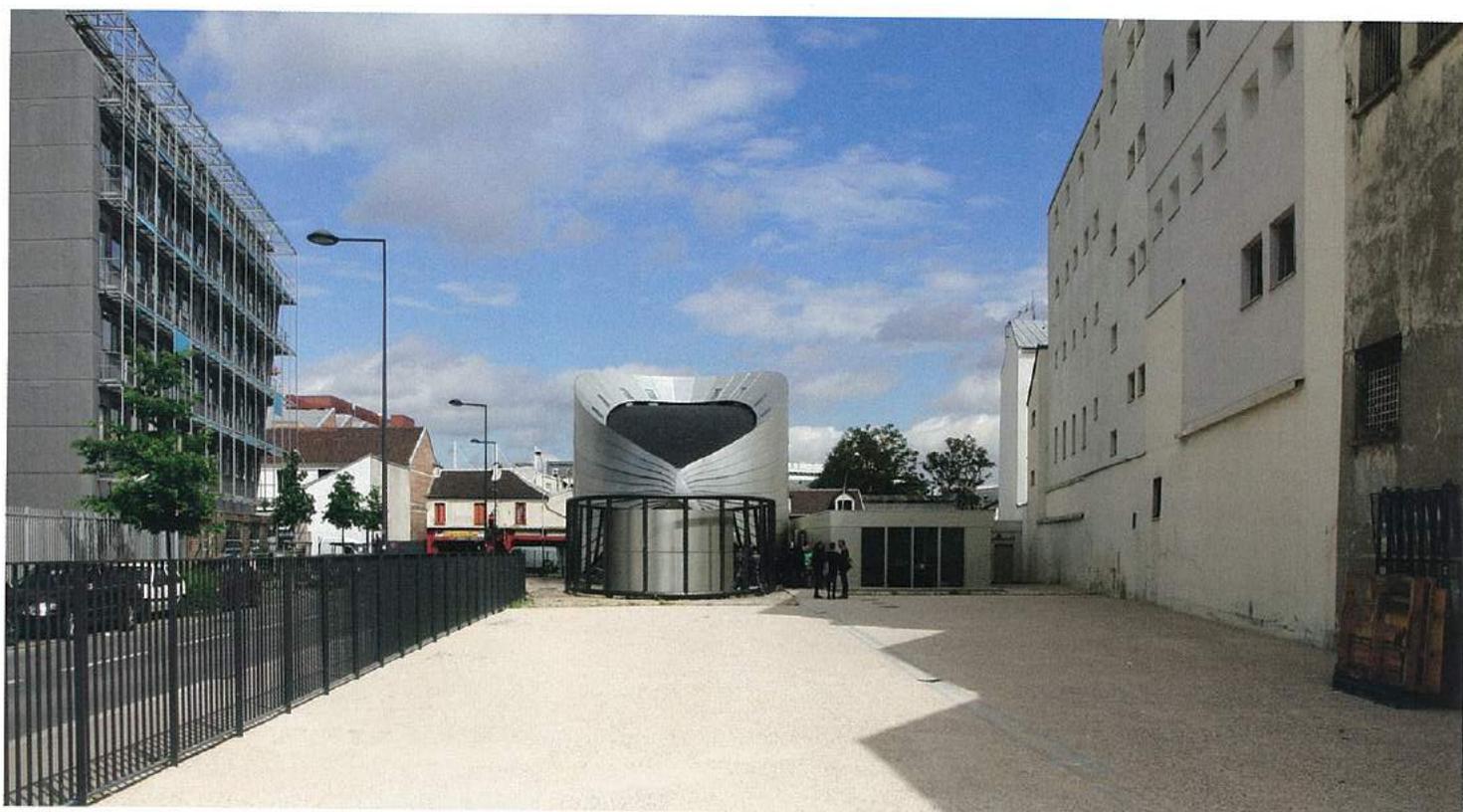
On peut entrer dans l'église de deux manières : soit directement en franchissant la porte principale ; soit indirectement, en passant par le point de tangence qui relie les deux bâtiments.

Par l'entrée principale, on sera aspiré par une profondeur inaccoutumée engen- ...





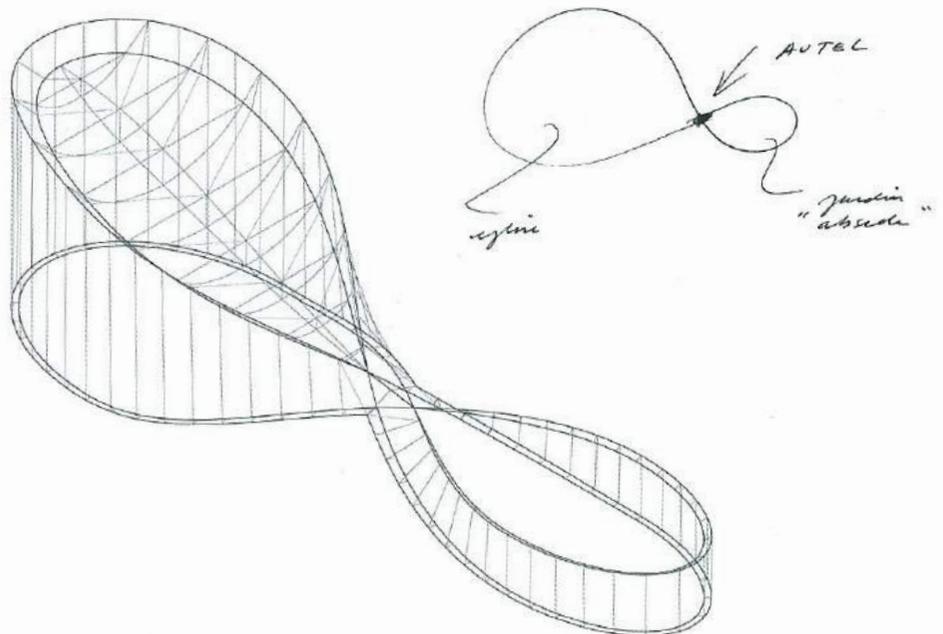
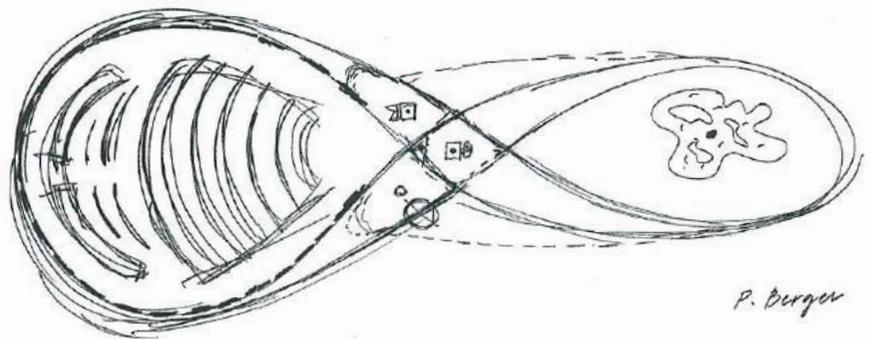
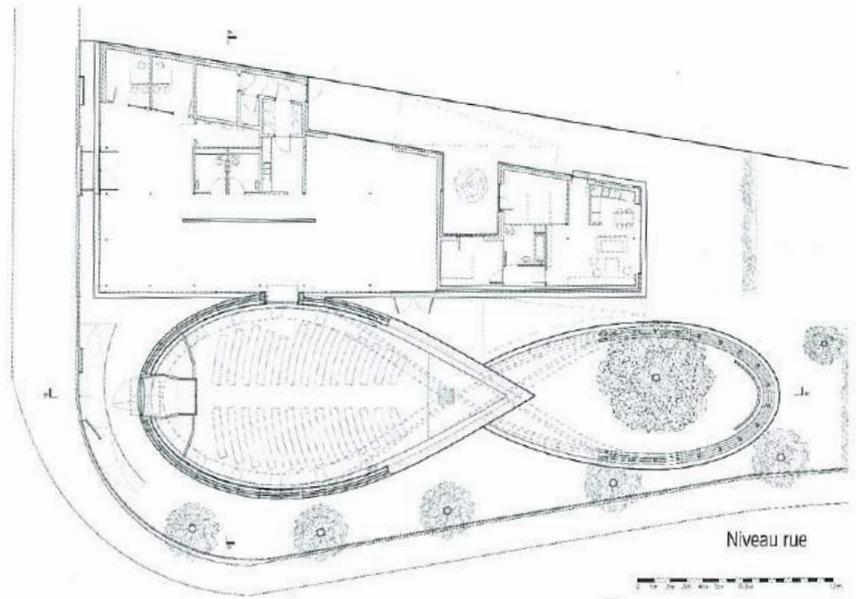
< À l'arrière, l'église soulève indécemment sa jupe de métal.
V Un parking, caché du chœur par un écran, vient occuper la pointe effilée de la parcelle.

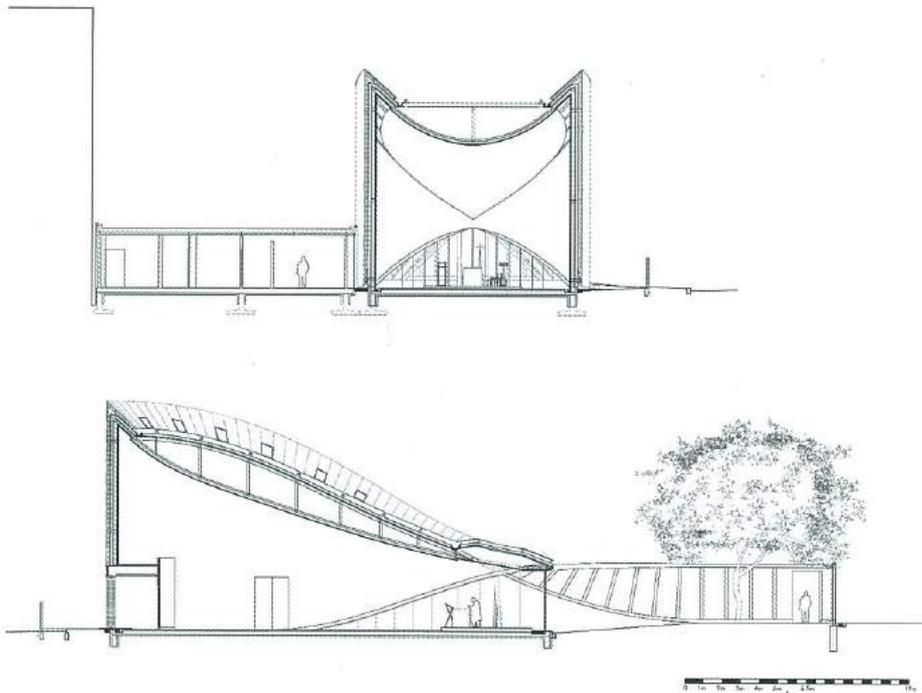


... drée par la multiplication paroxystique des séquences spatiales. L'intensité du seuil produite par l'épaisseur inattendue de l'enveloppe – qui absorbe à cet emplacement la sacristie – est suivie par l'élévation de la nef, puis par l'écrasement du chœur dont le plafond en berceau renversé vient dangereusement frôler l'autel. Une compression spatiale immédiatement corrigée par le soulèvement du mur ouvert sur une cour. Cette dernière est fermée par un écran qui laisse cependant supposer d'autres arrière-plans. Une situation que l'on retrouve à Paris à l'église Saint-Roch avec ses chapelles en enfilade, notamment celle réalisée par Étienne-Louis Boullée. Un dispositif militant qui nous rappelle aussi que la notion de profondeur est totalement distincte de celle de transparence.

Dans la maison d'église, on sera frappé par l'absence de transition qui permet de passer de l'espace du quotidien, du convivial vers un espace autre où les gestes les plus courants – se parler, partager le pain, boire – se revêtent d'un sens symbolique. Un procédé littéraire qui permet de faire presque physiquement ressentir la séparation entre l'espace du sacré et celui du profane, procédé notamment utilisé chez Franz Kafka dans *Le Procès*, quand K – le personnage principal – entre dans la salle d'audience où son instruction a déjà commencé par un espace totalement trivial, un lavoir où travaillent des lavandières.

Quant à la structure tubulaire, elle se donne comme un tour de force, montrant un bâtiment en torsion et prêt à s'élancer, comme porté par un élan vital. Un vitalisme qui témoigne des recherches actuelles de l'architecte, corroborées par ce qu'il est possible d'entrevoir aujourd'hui de la canopée des Halles. ■





< À gauche : L'entrée avec ses larges ailettes sait conjuguer transparence et opacité.
À droite : Le point de tangence des deux formes siamoises.

[MAÎTRE D'OUVRAGE : DIOCÈSE DE SAINT-DENIS – MAÎTRES D'ŒUVRE : PATRICK BERGER ET JACQUES ANZILITI (ARCHITECTES) ; PATRICK BERGER (CONCEPTION ARCHITECTURALE) – MOBILIER LITURGIQUE : ÉDOUARD ET ANTOINE ROPARS, PATRICK BERGER – PAYSAGISTE : FRANCK NEAU ; – ÉCONOMIE : BUREAU MICHEL FORGUE – STRUCTURE : BATISERF – FLUIDES : LOUIS CHOULET – ÉCLAIRAGE : INGÉLUX ; – ACOUSTIQUE : ACV – SURFACES : 438 m² (TOTALE) ; 196 m² (ÉGLISE) ; 513 m² (JARDIN) – COÛT : 1,7 MILLION D'EUROS HT – LIVRAISON : CONSÉCRATION PAR MGR PASCAL DELANNOY, LE 24 MAI 2014]



< La dalle en béton ciré se rétracte pour ne pas toucher la paroi.



Le plafond en berceau renversé descend vertigineusement vers le chœur et esquisse une amande d'où jaillissent douze rayons lumineux, en référence aux douze apôtres.

PENSER LE SACRÉ ENTRETIEN AVEC PATRICK BERGER

R. S. : CETTE FRAGMENTATION EN DEUX ÉDIFICES DISTINCTS
ÉTAIT-ELLE IMPOSÉE ?

Le programme demandait une maison d'église et une église. Et dès les premières esquisses, j'ai pris la décision de dissocier très clairement ces deux entités, en opérant une distinction très nette entre ce qui relève du profane et ce qui relève du sacré. J'ai considéré l'église comme un lieu exclusivement dévoué au culte. Une décision qui n'était pas évidente. Contre toute attente, la maîtrise d'ouvrage considérait que la pièce maîtresse de l'opération, c'était la maison d'église : un lieu de convivialité et de partage. Et non l'église elle-même, qui pouvait très bien servir de salle de concert ou de salle d'exposition. La fréquentation des lieux de culte n'est plus très soutenue aujourd'hui, un catholique pratiquant ne suivant la messe qu'une fois par mois.

R. S. : COMMENT AVEZ-VOUS PROCÉDÉ POUR RENFORCER
CETTE OPPOSITION ?

J'ai tracé la bissectrice de ce terrain triangulaire très allongé. J'ai ensuite placé la maison d'église contre les mitoyens, puis l'église à l'angle de la rue du Landy et de la rue de la Procession. D'un côté, j'ai dessiné un bâtiment très bas, très ouvert sur l'extérieur et presque rudimentaire ; de l'autre, un édifice plus élancé, plus introverti et plus complexe.

Les constructions sont métalliques, mais la première forme est une équerre tandis que la seconde représente un huit. Ces deux entités se touchent en un point de tangence qui leur permet de communiquer entre elles.

R. S. : POURQUOI CETTE FORME EN HUIT ?

Cette forme n'est pas le fruit du hasard, c'est au contraire le résultat d'un long processus de maturation. Quand on dessine un lieu de culte, il est impossible de faire abstraction des multiples rituels qui s'y déroulent, même si ceux-ci peuvent évoluer. On ne peut pas déroger à des figures d'espace imposées qui régissent au millimètre près les parcours, les stations de l'assemblée.

Les théologiens hésitent aujourd'hui cependant entre deux types de plans : le plan cir-

culaire et le plan basilical. Le premier, statique, permet à la communauté de s'éprouver elle-même, tandis que le second, plus dynamique, est basé sur le déplacement de l'assemblée vers le chœur. J'ai traduit cette hésitation en proposant une forme en goutte d'eau, avec l'autel à la pointe, qui permet une synthèse de ces deux modèles. Mais derrière l'autel, je voulais un lointain, comme dans les peintures de Giotto, et j'ai prolongé ce premier dessin par une boucle pour parvenir à cette forme symbolique qui désigne aussi l'infini. J'ai cherché ensuite la structure et j'ai dessiné ce huit en trois dimensions en travaillant avec un ingénieur.

Si l'on s'intéresse un petit peu à l'architecture religieuse, notamment romane ou gothique, on s'aperçoit rapidement qu'il y a toujours de l'invention structurelle. Et que le choix constructif coïncide avec l'expression du rite et également avec la forme symbolique : $3 = 1...$ C'est ce qui m'a paru intéressant dans ce programme et c'est l'équation que j'ai cherché à résoudre.

R. S. : D'OÙ VOUS VIENDE CETTE ATTIRANCE POUR LE SACRÉ ?

Ce n'est pas la peine d'être croyant pour se sentir concerné par ce type d'expérience. De nombreux écrivains totalement agnostiques ont été fascinés par cette question : Georges Bataille, Maurice Blanchot, Marguerite Duras... Il existe, disons, un besoin de spiritualité – mais qui peut très bien être laïque – qui nous attire vers des espaces autres, vers des espaces hors du temps, hors du quotidien, des espaces sans repères, ni historique ni géographique. C'est la leçon de Georges-Henri Pingusson, qui parvient, dans son mémorial situé à la pointe de l'île Notre-Dame, à transformer l'eau de la Seine comme le ciel de Paris pour leur accorder une dimension métaphysique. C'est ce que j'ai tenté moi-même en fermant mon édifice presque hermétiquement sur la ville, pour mieux l'ouvrir ensuite au-delà du chœur sur une rue transfigurée. ■

Propos recueillis par Richard Scoffier



^ Au-dessus de l'entrée.

v À travers l'ouverture du chœur : la rue transfigurée. La structure vient chercher le sol pour y prendre appui.

